

Austracisme et austracistes

« Prendre parti » pendant la guerre de Succession (1701- 1714)

Héloïse Hermant



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3280>

DOI : 10.4000/ccrh.3280

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2006

Pagination : 129-149

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Héloïse Hermant, « Austracisme et austracistes », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 38 | 2006, mis en ligne le 27 septembre 2011, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3280> ; DOI : 10.4000/ccrh.3280

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Austracisme et austracistes

« Prendre parti » pendant la guerre de Succession (1701- 1714)

Héloïse Hermant

- 1 La guerre de Succession d'Espagne qui oppose Philippe V, duc d'Anjou et petit-fils de Louis XIV, soutenu par le parti bourbon¹, à l'archiduc Charles d'Autriche et à ses partisans, les austracistes², se présente d'abord comme un conflit dynastique. La question de la Succession avait hanté la dernière décennie du règne de Charles II qui, après avoir songé au candidat Habsbourg avait fini par désigner le Bourbon pour héritier. S'estimant lésé, l'archiduc mise sur ses alliés pour obtenir gain de cause *manu militari* : l'Angleterre et la Hollande, soucieuses de préserver un équilibre des puissances en Europe que ferait voler en éclats une potentielle réunion de la France et de l'Espagne sous la houlette des Bourbons et avides d'obtenir de nouveaux avantages commerciaux, lui prêtent main forte. Lorsque les forces alliées prennent pied en Catalogne en 1705, le conflit gagne en complexité revêtant à la fois une dimension dynastique, internationale et civile. Une étude du phénomène austriacque et des motivations, notamment idéologiques, sous-tendant l'action des austracistes, doit prendre en compte tous ces aspects : – qu'est ce qui différencie l'antiphilippisme de l'austracisme ? Quel est le poids des aléasguerriers et de la francophobie dans la définition de l'austracisme et dans son extension ? Comment jouent l'appartenance sociale et l'attachement aux *fueros*³ dans les prises de parti ? – constituent autant d'interrogations auxquelles il faut tenter de répondre. Or, un bilan historiographique montre qu'on a rarement analysé le thème frontalement. Au fil des récits strictement événementiels de la guerre de Succession ou des monographies régionales concernant la période, le phénomène austraciste n'apparaît qu'au second plan et de façon lacunaire. Des articles se sont récemment attaqués au problème mais pour n'en considérer qu'une facette. C'est un groupe social particulier d'austracistes souvent circonscrit dans des limites géographiques précises (les nobles austracistes de Valence pour Juan Chiquillo Pérez⁴, ou les magistrats du Conseil d'Aragon pour Joan Arrieta Alberdi)⁵ ou bien c'est le versant idéologique du phénomène que l'on aborde. Le travail de Virginia León Sanz⁶ offre une approche synthétique mais dans une perspective légèrement différente ; elle cherche à reconstituer l'établissement institutionnel de la

monarchie austraciste dans les zones où s'est imposé l'archiduc, ce qui l'amène nécessairement à évoquer le rapport du candidat Habsbourg aux Espagnols en général et aux austracistes en particulier. Ce silence n'est pas anodin car finalement, existe-t-il quelque chose comme l'austracisme ? Qu'y a-t-il de commun entre les aspirations populistes d'un *Maulet*⁷, les motivations d'une noblesse catalane jalouse de ses *fueros* et liée à la maison d'Autriche par ses charges ou celles des élites urbaines commerçantes de Barcelone ? Quelle est la nature de ce phénomène protéiforme si volatile qui semble gagner l'ensemble des royaumes orientaux en 1705 pour se réduire ensuite comme une peau de chagrin ? Ne faut-il pas y voir plutôt la preuve qu'il s'agit d'un concept creux, employé par commodité mais qui recèle des éléments contradictoires et des réalités hétérogènes ? Pourtant, on ne peut pousser le paradoxe jusqu'à nier l'existence d'un conflit opposant les Bourbons aux austracistes dont certains ont suivi l'archiduc dans son exil. Nous nous proposons donc de voir quelle consistance donner au phénomène austraciste tel que nous l'avons défini, en faisant œuvre de synthèse.

L'austracisme, une réalité insaisissable

- 2 Enquêter sur les motifs qui ont poussé certains à gagner la cause austraciste et d'autres à soutenir le candidat bourbon, suppose d'épouser la répartition de la société en trois États puisque chacun d'eux renvoie à des aspirations et des intérêts différents. Quoi de commun entre l'austracisme d'un Grand d'Espagne, celui des élites commerçantes urbaines ou celui d'un paysan surendetté ? En outre, Castille et Aragon ne présentent pas des cadres neutres. La Catalogne, jalouse de ses *fueros*, francophobe et dynamisée par une reprise économique n'est pas la Castille en plein marasme, aspirant à un renouveau de la manière de gouverner et affligée par le spectacle qu'offrent la cour et le dernier Habsbourg. Une première approche du phénomène austraciste combinera donc ces deux paramètres en partant des lignes de fractures sociales qui constituent l'élément le plus déterminant dans le choix des options partisans, pour y superposer des éléments spécifiques de chacun des royaumes qui pèsent dans la balance.
- 3 Face à la question de la succession, le clergé se divise. La politique prudente de Philippe V, qui ne tend pas moins à amoindrir les pouvoirs du clergé dans la société ainsi que les rapports orageux de Louis XIV avec l'Église favorisent l'archiduc. Sans compter l'irréprochable tradition religieuse des Habsbourg qui se posent en champions du catholicisme. Les austracistes en jouent, présentant la Guerre de Succession comme une guerre de religion. Sur ce point, les philippistes ont une parade toute trouvée puisque les alliés de l'archiduc sont des hérétiques. Les incursions alliées de 1702 et de 1706 laissèrent un mauvais souvenir aux Castillans outrés par l'incurie de troupes indisciplinées qui pillaient les églises : en Castille le spectacle de la soldatesque des forces austriennes a contribué à faire pencher en majorité le clergé pour Philippe V. En Catalogne, la situation apparaît plus complexe. Le bas clergé suit l'archiduc ainsi que quelques représentants de la haute hiérarchie, mais les autres, notamment les jésuites, restent fidèles au Bourbon. À Valence, Virginia León Sanz signale l'existence d'un groupe d'intellectuels émanant principalement du clergé et gravitant autour de l'Université de Valence qui suivirent l'archiduc dans son exil tel Damian Polou, responsable de la chaire de jurisprudence civile. Capucins et Franciscains grossissent également les rangs austriens. La pertinence de la division en royaumes perd parfois de son importance dans le cas du clergé, puisque la cohérence interne à chaque ordre aplanit les spécificités des cadres géographiques.

- 4 La noblesse, elle, abhorre la monarchie absolue centralisatrice de type louis quatorzien et le réformisme des ministres de Philippe V. Elle assimile tout changement à une déchéance de l'Espagne. La satire *Réponse d'un Gentilhomme* corrobore cette idée : si l'Espagne se laisse influencer par la France, alors,
- [...] le noble sérieux fera place à la frivolité française ; [...] Une sujétion et une servitude de tous s'ajoutera à ces maux. Les hommes d'Église perdront leurs privilèges et l'organisation nationale se trouvera cul par-dessus tête⁸.
- 5 On constate qu'une collusion d'intérêts rapproche le clergé et la noblesse. Mais en Catalogne, c'est surtout la petite noblesse de montagne (*Vigatans*) qui suit l'archiduc et à Valence, les antagonismes sociaux et le populisme de Basset tiennent l'aristocratie à distance. En Castille, l'attentisme domine et la cause du Bourbon finit par l'emporter. Le rejet du modèle français ayant un rôle capital dans les choix partisans de la noblesse pèse donc essentiellement pour l'Espagne orientale des *fueros*.
- 6 Au sein des classes moyennes prime un désir de réformes. L'unanimité dans son désir d'arrêter la décadence se traduit toutefois par des options opposées selon qu'on considère la Castille ou la couronne d'Aragon. L'Aragon choisit l'austracisme car la France est une rivale dont on craint la compétence économique. S'ajoute le problème du non-respect des *fueros*. De plus, le prestige de la maison d'Autriche n'est pas aussi entamé qu'en Castille. À Barcelone, les négociants et les commerçants (*Botiguers*), l'élite urbaine liée à l'aristocratie ainsi que la bourgeoisie d'affaires voient d'un mauvais œil toute réforme et suivent l'archiduc. Au contraire, en Castille, le changement de dynastie offre une possibilité d'améliorer la situation et de s'approcher d'un pouvoir admiré : la majorité penche pour Philippe V.
- 7 La masse populaire se caractérise par son adhésion à la monarchie et aspire au changement face à la dureté des conditions de vie, sans compter les humiliations internationales attisant une indéniable francophobie. En Aragon, la maison d'Autriche n'a pas perdu tout son prestige alors que Philippe V représente l'abolition des constitutions et des privilèges car ce dernier a porté atteinte aux *fueros* le peu de temps qu'il a régné en Catalogne. Les masses populaires y sont donc majoritairement austracistes. La situation économique ayant connu une embellie, elles veulent maintenir leur situation. En revanche, en Castille, le prestige du dernier Habsbourg est entamé tandis que Philippe V offre l'image d'un roi jeune et courageux et incarne le changement. L'amour de la Castille pour Philippe V renvoie donc à un attachement sentimental tandis que le choix austriac des provinces forales semble plus dynastique que personnel.
- 8 Une telle démarche ne va pas sans problèmes. Plutôt qu'à un phénomène univoque, c'est à une multitude d'austracismes peu compatibles entre eux que l'on se trouve confronté. Tout d'abord, le degré et les modalités d'adhésion à la cause de l'archiduc diffèrent selon les royaumes. Le malaise social en Aragon et à Valence justifie la filiation populiste du parti austriac, tandis qu'en Catalogne, l'austracisme serait, selon Pierre Vilar, « un choix politique et économique délibéré »⁹, répondant aux aspirations des catalans suscitées par la reprise économique, associé à un refus du centralisme étatique. La constatation reste valable si l'on change d'échelle pour se placer au sein de chacun des royaumes. N'est-il pas symptomatique que les chercheurs aient débattu pour décerner la palme de l'austracisme : dans la couronne d'Aragon, Joan Mercader place la petite noblesse de montagne, notamment celle de la Plana de Vic (*Vigatan*) au cœur du mouvement tandis que pour Pierre Vilar, la bourgeoisie issue de la récupération économique constitue le fer de lance des partisans Habsbourg. Plus fondamentalement, à

Valence, comment concilier d'une part les espérances des *Maulets*, ces austracistes populaires et ruraux, mobilisés par les éléments les plus radicaux, opposés au régime seigneurial et que le populisme d'un Basset réjouit, et d'autre part les quelques secteurs de la noblesse qui ont eux aussi rallié l'archiduc ? La contradiction se résout par l'élimination de Basset et des dirigeants populistes qui assuraient vouloir réaliser les revendications sociales des *gremios*¹⁰ par l'abolition du régime seigneurial. Commence alors, en février 1706, une politique socialement conservatrice sous la houlette du vice-roi visant à obtenir l'adhésion de l'aristocratie valencienne. Par ailleurs, en Catalogne, les intérêts de la bourgeoisie d'affaire s'accordent mal avec la francophobie ancestrale des *Vigatans*. Une conclusion s'impose : la configuration de l'austracisme change avec le temps. À partir du moment où éclate la guerre, les thèmes du logement des militaires, de la politique néfaste de défense du territoire par les troupes de la monarchie, de la conduite de ministres peu respectueux du pactisme, de la francophobie et des motivations sociales et économiques constituent un cadre qui évolue au gré des aléas guerriers. Dans ces conditions, une approche valide de l'austracisme ne pourra faire l'économie du facteur temps.

- 9 Un deuxième problème se pose : prendre en compte des facteurs sociaux, économiques et géographiques ne suffisent pas à expliquer le soulèvement de la Catalogne qui, en 1705, rallie l'archiduc. Les concessions de Philippe V aux *Cortes* de Saragosse et de Barcelone en 1702 posaient les bases d'une entente favorable au royaume. Si toutes les requêtes et notamment le rétablissement du système des *insaculaciones*¹¹ dans sa pureté, n'avaient pas obtenu gain de cause, le pactisme ne se portait pas si mal. Ce système ne consistait pas à céder sur tout, mais reposait sur une logique de répliques et de contre-répliques, de persévérances et de résistances pour aboutir à des équilibres consensuels. Les privilèges accordés furent d'ailleurs identiques à ceux accordés par l'archiduc quelques années plus tard. La réticence des élites commerciales face à une potentielle rivalité économique française ne fournit pas non plus le sésame de la compréhension car ni les Bourbons ni les Habsbourg ne croyaient à une industrie textile catalane autonome : le pacte de Gênes transforme le protectionnisme industriel en ouverture commerciale avec pour partenaires l'Angleterre et la Hollande. Le refus du centralisme politique et les motivations sociales et économiques ne suffisent donc pas pour appréhender les raisons du basculement du principat dans l'austracisme. C'est pourquoi nous accorderons une attention particulière à la couronne d'Aragon. D'une part, parce que l'austracisme n'a que peu touché la Castille. D'autre part, parce que l'invasion par les forces de l'archiduc a imposé aux populations de ce royaume de faire des choix. Enfin, parce que tenter d'élucider le retournement de la Catalogne et du royaume de Valence permet de placer au cœur de l'approche du phénomène austriac le poids des aléas guerriers donc le facteur temps, complétant notre grille d'analyse jusqu'ici lacunaire.

Le poids des conjonctures

- 10 Retracer les fluctuations politiques des hauts magistrats de la couronne d'Aragon semblerait offrir une clef de compréhension puisque l'invasion de la Catalogne par les forces de l'archiduc est sanctionnée par la réunion de nouvelles *Cortes* en 1705-1706 qui jurent fidélité au Habsbourg, reniant les engagements contractés avec Philippe V. Joan Arrieta Alberdi suit les lignes de partage entre bourbons et austriacs au sein des représentants des *Cortes* de 1700 à 1707¹². Il confirme que ces dernières avaient satisfait,

dans l'ensemble, les membres du Conseil d'Aragon et de l'*Audiencia* et qu'à ce moment précis, la division entre partis ne présentait rien de définitif. Rejoignant l'analyse de Joaquim Albareda¹³, il recourt à des facteurs exogènes pour rendre compte d'un tel revirement : le pacte de Gênes (20 juin 1705) qui assure à l'archiduc l'aide militaire de l'Angleterre et de la Hollande, le débarquement allié en Catalogne et l'entrée du Habsbourg à Barcelone. Francisco de Castellvi, tout austraciste qu'il est, reconnaît implicitement dans ses *Récits historiques*¹⁴ qu'une action plus modérée des vice-rois aurait pu suffire pour se fier aux Bourbons.

- 11 On se trouve acculé au même constat : une approche valide de l'austracisme dans sa dimension idéologique et dans sa réalité numérique et sociologique (les austriakes) reste suspendue au poids de l'évolution du conflit dynastique. Les protagonistes intègrent dans leurs options partisans une dose de réalisme politique: quand la conjoncture belliqueuse ne laisse aucun doute sur la victoire d'un des deux partis, le futur vaincu voit fondre ses appuis, mais sans aller jusque là, chaque événement marquant du conflit se répercute dans les rangs austriakes et bourbons, ébranlant leurs assises et modifiant la batterie d'arguments déployée dans les pamphlets, ce qui reflète, par ricochet, une modulation de la teneur idéologique. Retraçons donc dans un premier temps, les principaux jalons de la guerre de Succession, en rapport avec l'importance numérique de l'austracisme et ses contours sociaux.
- 12 Pour expliquer le triomphe de l'austracisme en 1705 dans les royaumes orientaux, de nombreux facteurs convergent. Outre les motifs de mécontentement évoqués, il faut signaler l'action de propagande de l'archiduc relayée par un réseau d'agents soutenus par des hommes d'Église et leurs sermons. Mais la présence d'une armada anglo-hollandaise face à la côte de Barcelone, le pacte de Gênes et la possibilité d'une rapide victoire alliée eurent un poids décisif. Selon Antonio Domínguez Ortiz, l'austracisme latent dans les royaumes orientaux depuis 1700 n'aurait pas débouché sur une guerre sans la présence des armées étrangères. Les *Vigatans* qui entretenaient pourtant dans la région une ambiance révolutionnaire en orchestrant des milices irrégulières, n'auraient pas, sans cela, lancé leur marche sur la capitale du royaume, multipliant les adhésions sur leur passage et amorçant un grand mouvement *pro* Habsbourg. D'autant que la majorité brillait par son attentisme et que les représentants des institutions suivaient fidèlement Philippe V, ne serait-ce que par peur des représailles du vice-roi. Du côté des forces de l'archiduc, on constate que,
- [...] ce ne fut pas tant la confiance dans l'adhésion aveugle du principat à l'archiduc mais diverses conditions d'ordre tactique qui expliquèrent le débarquement des alliés en Catalogne¹⁵.
- 13 Un cercle vertueux se met en place mêlant aspirations et revendications structurelles d'une part et paramètres conjoncturels renvoyant à une logique de guerre de l'autre.
- 14 Jusqu'en 1710, l'issue du combat demeure incertaine malgré la victoire philippiste d'Almansa en 1707 et la position inconfortable du candidat austriake dans la péninsule ibérique car la dimension internationale du conflit est essentielle. Néanmoins, à partir de 1710, de l'échec de la seconde incursion alliée en Castille et de la défaite de Villaviciosa, les événements se succèdent, entraînant à terme la mort de l'austracisme. Les perspectives s'assombrissent toujours davantage. En Angleterre, les *whigs* font place aux *tories* partisans de la paix car la guerre nuit au commerce. Le soutien de l'allié le plus puissant de l'archiduc devient dès lors caduc. En 1711, ce dernier succède à l'empereur qui vient de mourir. Les alliés redoutent alors de voir se reformer un empire trop

puissant fondé sur l'unité retrouvée de la maison d'Autriche. Or c'était le même souci d'équilibre des forces qui les avaient incité à lutter contre le candidat bourbon et le potentiel rattachement de l'Espagne à la France. On présage alors la défection des alliés sans lesquels la marge de manœuvre de Charles III est plus que réduite. En 1713, le traité d'Utrecht reconnaît Philippe V, confirme l'abandon des alliés et la nullité du pacte de Gênes de 1705 tandis que le vice-roi Stahremberg quitte Barcelone après avoir négocié le retrait des forces impériales et l'entrée des troupes philippistes. Barcelone assiégée choisit pourtant de résister misant ses dernières cartes sur la négociation du « *cas dels catalans* »¹⁶ qui explique la persistance d'un bastion austraciste dans une situation aussi désespérée. Il s'agissait d'intégrer dans les traités de paix une garantie du respect des constitutions catalanes en misant sur l'influence de l'Angleterre qui attendait en contrepartie l'obtention d'avantages commerciaux. Mais le traité de Baden de 1714 met fin à l'épisode et Barcelone tombe aux mains de Philippe V le 11 septembre 1714. Après ce tragique événement, il n'y a plus d'austracistes en Espagne comme le confirme le traité de Rastatt entérinant la fin des hostilités entre la France et l'archiduc.

- 15 La relation entre la conjoncture guerrière et la décrue de l'austracisme à partir de 1710 obéit donc à une scansion en plusieurs temps. Sur la base de la défection de masse des attentistes ou des populations sous contrôle de l'archiduc qu'on ne peut qualifier à proprement parler d'austriennes, les partisans convaincus du candidat Habsbourg s'exilent dans les possessions impériales par vagues. Accompagnant Charles VI dans son départ pour Vienne en 1711, quelques personnalités remarquables de la cour de Barcelone amorcent le courant. Après la signature du traité d'évacuation des troupes le 13 mars 1713, l'impératrice gagne l'Italie avec ses ministres, les membres de ses conseils et quelques autres Espagnols. Un autre groupe suit Stahremberg en juillet au moment de l'évacuation des troupes alliées. Après la prise de Barcelone, certains s'échappent à Majorque à destination de Vienne. Un dernier peloton arrive aux côtes italiennes après l'évacuation de Majorque et d'Ibiza.
- 16 En outre, les politiques orchestrées par les deux prétendants au trône dans leur zone d'occupation respective, en partie modelées par les impératifs guerriers, ont pu constituer un élément primordial dans les choix partisans. Ainsi s'explique le revirement de Juan Castellvi, gouverneur de Valence qui, en loyal philippiste, quitte la ville pour la capitale à l'heure où triomphent les forces de Basset mais qui change de bord lorsque l'archiduc s'empare de Madrid en 1710¹⁷. Misant d'abord sur la légalité et le maintien du *statu quo* du système de gouvernement en vigueur que semblaient promettre les *Cortes* de 1701-1702, Castellvi accepte le candidat bourbon à la tête de l'Espagne. C'est la politique de centralisation de ce dernier, notamment l'abolition des *fueros* catalans et valenciens, conséquence de la victoire d'Almansa de 1707, qui le pousse à embrasser la cause austrienne. Ce n'est donc pas tant une dynastie qui importe qu'une façon de gouverner. Ce parcours clarifie le basculement vers l'austracisme d'un important secteur de la noblesse en 1710 où le rejet de la politique du Bourbon ainsi que l'occasion offerte par la présence de l'archiduc à Madrid ont également pesé.
- 17 De façon plus pragmatique, la montée de l'austracisme dans le royaume de Valence après la reconquête de Philippe V trouve son origine dans la réaction à la répression sévère des autorités philippistes. Nombreux sont les Valenciens qui prennent alors le chemin de la Catalogne. L'archiduc en tire la leçon et déploie une politique séductrice dans les provinces forales pour consolider ses assises et gagner le maximum de personnes à sa cause. Il tente, en vain, de discipliner ses troupes, traite avec soin les dommages dus au

passage des armées, multiplie les récompenses et montre patte blanche pour les philippistes repentis. En vain.

- 18 Dans cette optique, il semble éclairant de retracer l'évolution de la production pamphlétaire afin de dégager les rapports de forces entre les partis et de suivre les inflexions de l'idéologie austraciste en fonction des aléas guerriers. Une telle démarche présente l'avantage de ne pas offrir une vision simpliste du parti Habsbourg en insistant sur les poids respectifs de la situation internationale (et du facteur temps), de l'argumentaire juridique du respect des *fueros* et de la légitimité de l'archiduc à prétendre au trône et enfin du rejet de la politique de Philippe V et de l'imaginaire français qu'elle charrie. Compléter cette démarche par une étude des modulations du regard porté sur le parti ennemi traduit non seulement des rapports de forces mais permet aussi d'approcher « en creux » les austracistes puisqu'un contre-modèle présente toujours une définition de soi *a contrario*. Peu importe donc si la disqualification des sectateurs du Bourbon est fondée. L'analyse de Rosa Alabrús¹⁸ des relations entre la Catalogne et la France pendant la guerre de Succession offre un riche matériau.
- 19 L'offensive de la propagande austraciste s'affirme dès 1703, trois ans après que le royaume d'Aragon a reconnu la souveraineté de Philippe V sur l'Espagne. Il s'agit alors d'écrits visant non pas la cour mais la France et ses sympathisants. La principale crainte est que le puissant Louis XIV ne tente d'annexer la Catalogne. D'autant qu'il peut arguer d'être le fils de Marie-Thérèse d'Autriche pour couvrir d'un vernis de légitimité son entreprise. Les pamphlets austracistes reprennent alors une argumentation juridique défendant les constitutions et les *fueros* catalans, invoquent la solidarité internationale contre la France et entrent en lice contre les partisans des Français. Néanmoins, c'est entre 1705 et 1707 que les campagnes pamphlétaires austracistes atteignent leur apogée. Les textes soutenant l'archiduc l'emportent sur ceux du parti bourbon et s'enveniment. S'opère une assimilation entre le concept de « *gavatxo* »¹⁹ et de « *botifler* »²⁰ comme en témoignent les *Strophes guerrières que chantent les catalans*²¹ et dans un même mouvement, les austracistes n'hésitent pas à affubler le roi Soleil du sobriquet de « coq orgueilleux »²². Parallèlement à cette dépréciation croissante des philippistes dont la palette de qualificatifs s'enrichit des termes de « franspagnols »²³, « Philippiquints »²⁴, le contexte européen favorable aux forces amies de Charles III est mis en avant à l'instar de la floraison des pronostications astrologiques. Cette dernière catégorie d'écrits s'appuie sur la conjoncture guerrière pour affirmer le prochain règne du Habsbourg sur toute l'Espagne et ridiculiser les partisans borbons auxquels on rétorque après le siège de Madrid que « le coq est enrhumé »²⁵ dans le *Jugement politique composé par un philosophe, enfant de Catalogne*²⁶. Par ailleurs, l'argument juridique légitimant le droit de l'archiduc à prétendre à la couronne en conformité avec le testament de Charles II constitue toujours la clef de voûte de l'argumentation.
- 20 Le poids des aléas guerriers sur la définition de l'austracisme apparaît dans tout son éclat quand change la conjoncture internationale en 1707. Le discours idéologique devient plus sobre en conformité avec les difficultés austriennes. Au fil des années, le pessimisme se radicalise. Louis XIV n'est plus une figure burlesque mais inquiétante à qui l'on reproche sa prétention à la monarchie. Les Français et Louis XIV passent au second plan parallèlement à un recentrage sur les philippistes nommés *botiflers*. L'offensive pamphlétaire du Bourbon se faisant plus cinglante, les austracistes accusés d'hérésie réordonnent leurs arguments sur la défense de leur catholicité. À partir de 1709, les austracistes misent sur le décret de Clément XI contre Philippe V pour opposer leur

catholicité apostolique et romaine à celle de Louis XIV. En outre, la production pamphlétaire reflète le changement sociologique du parti austriacien mettant en évidence le rétrécissement de sa base. Certains pamphlets présentent une division des catalans en trois secteurs, les austracistes qui sont les vrais amoureux de la patrie et qui s'insurgent contre une potentielle réduction de la Catalogne à un dominion français, les partisans de Philippe V sous l'influence des fallacieuses promesses des Français et la masse des attentistes et des opportunistes qui oscille entre les deux pôles selon les aléas et les nécessités du moment.

- 21 Lorsque la conjoncture bascule définitivement en faveur de Philippe V, les écrits politiques défendant l'archiduc représentent la quintessence de l'austracisme car ces textes, débarrassés des scories de l'opportunisme ou des illusions que partageaient certains avant d'avoir été confrontés à la réalité du pouvoir du Habsbourg, doivent déployer l'argumentation la plus complète pour contrer la propagande philippiste et témoignent d'une réelle conviction des auteurs qui se font les porte-drapeaux de ceux qui prendront la route de l'exil. Deux textes symbolisent bien l'épisode dramatique du siège de Barcelone, sur un fond de débandade nuancée par l'espoir dans la négociation du « *cas dels catalans* » : le discours d'Emmanuel Ferrer i Sigtes et le *Réveil-matin de la Catalogne*, étudiés par Joaquim Albareda²⁷.
- 22 Emmanuel Ferrer, représentant du bras militaire dresse un plaidoyer pour la résistance à outrance contre Philippe V. Il défend le droit naturel et les lois pactées, évoquant la nation catalane qu'il fait remonter jusqu'à Charlemagne. Pour lui, aucune entente n'est possible avec un roi qui a supprimé les *fueros* en 1707 ; la déficience du système monarchique ne serait due qu'à la paralysie des institutions provoquée par la non-célébration des *Cortes* et non pas à un manque de centralisme. Contrairement à 1705, l'ennemi principal n'est plus le Français mais le Castillan. Posant une analogie entre les Indiens d'Amérique opprimés par la violence castillane et les royaumes de la couronne d'Aragon subissant le despotisme de Madrid, ses propos relèguent la France au second plan, en tant qu'alliée de la Castille. Il n'exploite pas dans son argumentation les occupations françaises de la fin du XVII^e siècle, ni le siège de Barcelone de 1697, pourtant un des piliers de l'anti-philippisme de 1705. Un deuxième changement notable se fait jour : la fidélité à l'archiduc n'est pas exaltée pas plus que la maison d'Autriche n'est glorifiée tandis que l'action des ministres austracistes dans le contexte de la guerre est critiquée.
- 23 Le *Réveil-matin de la Catalogne*²⁸, écrit anonyme qui paraît quelques mois après le discours de Ferrer, en reprend de nombreux thèmes. Deux points constituent le cœur de l'analyse, la question de la succession et la critique de l'atteinte aux constitutions et aux *fueros* durant les quatre ans de gouvernement de Philippe V. Si l'on en croit ce dernier, la résistance de Barcelone serait juste et ce serait calomnie de qualifier la Catalogne de rebelle. En effet, il ne s'agissait que de défendre le pactisme, le serment prêté au candidat bourbon en 1702 était illégitime puisque qu'exécuté sous pression, la France était exclue du trône d'Espagne par les clauses de mariage de Louis XIII et de Louis XIV et par les testaments de Philippe III et de Philippe IV, et enfin, les ministres de Philippe V ayant plusieurs fois violé les constitutions catalanes, les vassaux étaient déliés de leur fidélité. Dans le même temps, ce texte tente de rassurer les assiégés en soutenant que l'archiduc ne les a pas abandonnés puisqu'il n'a pas renoncé à la couronne d'Espagne, qu'une aide extérieure est possible et qu'enfin, Dieu soutient ceux qui se battent pour une juste cause.

24 La récurrence de certains thèmes autorise à dresser un bilan du substrat idéologique austraciste à travers une lecture des pamphlets et des écrits politiques, en laissant de côté les arguments directement dictés par la conjoncture. L'austracisme renvoie à une conception pactiste de la monarchie : les Catalans ne se sont pas soumis à un roi comme les Castellans mais ils se sont mis sous la tutelle d'un prince moyennant un pacte garantissant leur liberté exprimée dans des constitutions et des privilèges. Ainsi, la résistance des royaumes orientaux ne relève pas de la rébellion. Quand cet ordre est menacé par les pratiques absolutistes, les juristes catalans renforcent l'argument du pactisme par des légitimations bibliques et des références à la doctrine jésuite de l'État selon laquelle le pouvoir public émane directement de Dieu *via* la communauté politique née d'un pacte, ce qui, dans la lignée du *Jus gentium*, limite le pouvoir royal. Enfin, Joaquim Albareda insiste sur l'importance de la trilogie « Dieu, Patrie, Lois », ce qui n'entre pas en contradiction avec le sentiment des Catalans de se battre pour toute l'Espagne. À la fin des hostilités, la relégation en arrière plan de l'ennemi français et l'effacement de l'archiduc dans l'argumentation, réduit la position austraciste à l'expression d'un désaccord sur un système de gouvernement, plus qu'à un conflit dynastique. Mais pour comprendre ce que serait une idéologie austraciste, on ne peut faire l'économie des éléments conjoncturels qui se greffent sur cette trame pour la moduler. Ne chercher que les invariants prive le phénomène de sa réalité concrète et gomme les aspects contradictoires qu'il a pu revêtir. En somme, cette démarche ne met à jour qu'un certain type d'austracisme, qu'une composante certes toujours présente, mais qui se mêle à d'autres éléments qui peuvent la supplanter. L'historien semble donc condamné à n'appréhender le phénomène austraciste que de façon approximative.

L'héritage des conflits passés, source des tensions entre option partisane et réalité idéologique ?

25 Mais il y a plus déroutant encore. Parfois, ce sont des motifs étrangers à la question dynastique qui déterminent les prises de parti. Ainsi, le clivage bourbon-austriacien reprend les lignes de fracture d'anciens conflits anti-seigneuriaux, là où ils ont éclaté avec le plus de violence. Ce qui importe alors est de se définir contre le seigneur, ennemi de toujours, en choisissant le camp adverse, indépendamment de toute considération de la réalité des étiquettes partisans. Jaume Danti i Riu étudie les possibles continuités entre les luttes opposant les *Barretines* à leur seigneur et la guerre de Succession²⁹. L'analyse de la composition des austracistes et des philippistes à Centelles offre de riches enseignements dans une telle perspective. Le comte Francesc Xavier de Blanes i de Carros Centelles régnait en tyran sur les lieux. S'ingéniant à répartir, au détriment des paysans, les contributions aux logements des soldats, les masses rurales étaient surtaxées et endettées. Si l'échec du soulèvement des *Barretines* avait marqué la confirmation du pouvoir seigneurial, les problèmes n'étaient pas résolus puisque périodiquement avaient lieu des « émotions » populaires. Lorsque la guerre de Succession vient se greffer sur ce conflit structurel et latent, on conçoit aisément que le simple fait de voir le comte acquis à l'austracisme pousse les paysans de ses domaines à épouser la cause du Bourbon.

26 Joaquim Albareda³⁰ insiste lui sur une autre façon d'envisager la continuité entre la révolte des *Barretines* et le conflit dynastique, privant tout autant les prises de parti d'une réelle implication idéologique. Pour ce faire, il recourt à un nouveau paramètre, la

présence des armées françaises en sol catalan durant la Guerre de Neuf ans (1688 -1697). En effet, les chefs *Barretines* avaient noué des liens avec l'intendant Trobat du Roussillon lors du déroulement même de ce mouvement populaire, puis, voyant leur cause sans espoir, ils n'avaient pas hésité à prêter main forte à la puissance louis-quatorzienne dans le conflit qui l'opposait à l'Espagne dans l'espoir qu'une domination française permettrait d'aplanir la rudesse du système seigneurial. Évidemment, il ne faudrait pas tomber dans une naïveté béate puisque les chefs des *Barretines* appartenaient à la petite noblesse et qu'ils trouvaient bien des avantages à cette rébellion, mais tout changement du système seigneurial en vigueur n'aurait pas manqué d'être vécu comme une amélioration. Or, les exactions des armées françaises qui saccageaient les églises, vivaient sur les ressources de la Catalogne et n'épargnaient pas certaines villes, attisèrent ressentiment et francophobie parmi les populations, surtout à partir de 1695. Les *Barretines* se trouvèrent rejetés dans un même mouvement et perdirent tout crédit. Quand se profile le conflit dynastique, ces derniers réitérèrent leur offre de collaboration aux Français, leur sentiment anti-castillan triomphant alors³¹. Dans ces conditions, l'assimilation des *Barretines* aux *Botiflers* suffit à jeter les populations qui avaient subi le plus durement le passage des armées pendant la guerre de Neuf ans dans les bras de l'archiduc. On constate ainsi que les zones de mobilisation des *Barretines* sont austracistes (Osona, Valles, Baix Llobregat). Il ne faudrait pas sous-estimer ici l'action du clergé qui, indigné par les actions sacrilèges de la soldatesque, se fait un solide relais de l'austracisme. En revanche, à Centelles, pourtant situé dans la même zone, c'est la logique du conflit antiseigneurial qui l'emporte. On voit à quel point les motivations partisans sont complexes, qu'elles ne renvoient pas toujours à une adhésion dynastique ou idéologique et qu'on ne peut se dispenser de multiplier les monographies afin d'avoir une approche fine du phénomène austraciste.

- 27 L'archiduc, conscient de ces fractures internes a su parfois en jouer, notamment dans le royaume de Valence où les antagonismes sociaux étaient les plus nets. Le populisme de Basset, à la tête des armées alliées, mise sur le souvenir de la Seconde Germanie et sur la rancœur accumulée des vassaux contre leurs seigneurs afin d'y faire triompher l'austracisme. Si l'on en croit Virginia León Sanz, « [...] il apparaît clairement que les événements de 1693 constituent le prélude immédiat à la révolution de 1705 »³². Là encore, il ne s'agit en rien d'une adhésion mue par des motifs idéologiques ou dynastiques : l'austracisme qui s'impose ici momentanément résulte de la conjonction d'une situation conflictuelle héritée et de la démagogie d'un militaire faisant flèche de tout bois. Et ce d'autant que le radicalisme de Basset, devenu ministre plénipotentiaire, apparaît en totale contradiction avec les aspirations du candidat Habsbourg. Une fois Basset évincé, peut-on réellement qualifier d'austracistes les masses paysannes qui ont cru que le nouveau gouvernement abolirait les droits féodaux, à l'heure où triomphe la politique conservatrice du vice-roi José Folch Cardona ? Il est symptomatique que dès 1706 la population valencienne soit divisée et que surgissent des bastions philippistes tels Jijona ou Monovar. L'archiduc ne parvient pas à convaincre l'aristocratie du royaume, et la victoire d'Almansa en 1707 constitue le prélude de la reconquête de cette zone par Philippe V qui en redevient le maître effectif en 1709. Le titre de l'ouvrage de Carmen Pérez Aparicio, *De l'Alçamentmaulet al triomf botifler*³³, offre un parfait résumé de la situation.
- 28 Le paradoxe de l'existence d'une noblesse austraciste dans le royaume de Valence, malgré la forte coloration sociale des soulèvements paysans encouragés par Basset, rend manifeste la présence d'autres motivations, bien éloignées de toute considération

idéologique, d'adhésion à la cause du Habsbourg : le poids des liens de parentèles. L'historiographie traditionnelle de la Guerre de Succession dans le royaume de Valence assimilait presque cette dernière à une guerre des paysans et du petit peuple face aux privilégiés féodaux craignant de perdre leurs droits, à une « *bellum rusticum valentinum* » pour reprendre les termes de José Manuel Miñana³⁴, et faisait du respect du néofoforalisme face au centralisme bourbon le seul motif d'adhésion nobiliaire à l'austracisme³⁵. Or, la notion de néofoforalisme est maintenant largement remise en cause pour le règne de Charles II³⁶. Comment comprendre alors ce qui a pu pousser certains notables à se rallier à l'archiduc ? Juan Chiquillo Pérez³⁷, en levant la contradiction, rend plus complexe le phénomène austriac. En multipliant les motifs de ralliement grâce au paramètre de la parentèle et des solidarités familiales, il distend le lien entre une prise de position et ce qu'implique une étiquette partisane. Il ouvre ainsi la brèche aux cas particuliers, chaque famille ayant son propre passé, des ramifications plus ou moins denses d'amis et d'alliés, une influence plus ou moins aiguë sur la vie politique locale, mais dans le même mouvement, il rend moins aisée une approche globale de l'austracisme qui semble se dissoudre devant l'historien en une kyrielle d'histoires singulières. Telles sont les richesses et les limites d'une approche par le biais des réseaux avec pour corollaire des « jeux d'échelle » si l'on paraphrase le titre de l'ouvrage de Jacques Revel, ce qui renvoie à l'éternel problème de l'appréhension du singulier en histoire et du passage du singulier au général par induction. Par ailleurs, constater la corrélation entre des liens de parenté et une appartenance commune au parti austraciste n'autorise pas à outrepasser le stade de la coïncidence comme le souligne l'auteur lui-même.

- 29 La démarche de Juan Chiquillo Pérez mérite néanmoins qu'on s'y attarde ; l'explication de l'austracisme par le prisme des liens familiaux renouvelle les approches pour peu que l'on n'y voit pas une raison nécessaire et suffisante d'adhésion mais un élément supplémentaire faisant pencher la balance quand la conjoncture belliqueuse des choix. Étudiant les principaux lignages de l'aristocratie de Valence, les Folch Cardona, les Carroz-Villaragut, les Coloma, il souligne, en indiquant les liens exacts de parenté au sein de chacun de ces réseaux, que tous sont austracistes. En outre, la seule prise en compte de telles solidarités familiales explique le parcours erratique de l'archevêque de Valence, don Antonio, apparenté aux puissants Folch Cardona. En effet, don Antonio était le seul de sa parentèle à soutenir Philippe V au point de fuir à Madrid lorsque les forces de l'archiduc prirent le contrôle du royaume de Valence en 1705-1706. Or, toujours dans la capitale en 1710, il rallie l'austracisme lorsque le Habsbourg y fait sa deuxième entrée et face à l'évolution des rapports de forces toujours plus favorables au candidat bourbon, il s'exile à Vienne où il meurt en 1724. Les historiens ont expliqué cet étrange revirement par des raisons conventionnelles (compromis avec l'aristocratie, défense des privilèges de l'ordre ecclésiastique l'amenant à s'opposer à Macanaz...) qui ne donnent pas pleinement satisfaction. En revanche, l'argumentation gagne en crédibilité dès lors qu'on introduit le facteur des solidarités familiales. Quand l'archevêque arrive à Madrid, il réalise que tous les membres de sa famille ainsi que les membres de la noblesse castillane qui lui sont apparentés, ont gagné la cause de l'archiduc. Par ailleurs, depuis 1709, les Folch Cardona ont perdu le marquisat de Guadalest au profit du marquis d'Ariza, suite à un interminable procès où les Folch Cardona portaient pourtant gagnants en tant que descendants de la ligne masculine mais où le soutien ostentatoire à Philippe V du marquis lui permit d'obtenir gain de cause. Les Folch Cardona étant catalogués d'austracistes, don Antonio comprend le danger d'une position qui le maintient isolé au sein de sa propre parentèle, qui rompt les chaînes de solidarité dont il pourrait bénéficier et qui le condamne à être

privé des avantages que pourraient lui valoir son appui à la cause du candidat bourbon en raison de la suspicion pesant sur sa famille. Il juge donc la situation propice pour rétablir sa fidélité à la maison d'Autriche qui l'avait récompensé en lui confiant l'archevêché de Valence en échange de celui du Pérou.

- 30 Si les alliances au sein d'une parentèle peuvent motiver une adhésion à l'austracisme, il en va de même pour les conflits familiaux. Les problèmes d'héritage résultant du système de *vinculaciones*³⁸ et du manque fréquent de descendance masculine directe multiplient les procès interminables et créent un climat de tension reconduit de génération en génération. On pourrait ainsi tenter une lecture des prises de position de la guerre de Succession en replaçant l'analyse au cœur du monde fermé et sans horizon de la société valencienne, prisonnière de ses alliances matrimoniales et circonscrite à la couronne d'Aragon : limitations et frustrations engendrent de véritables guerres privées qui amènent certains à se ranger derrière la bannière d'une force étrangère. Dans cette optique, Juan Chiquillo Pérez revisite les nombreux procès opposant les membres d'une même parentèle et trouvant leur résolution lors du conflit dynastique. Il constate que les deux adversaires en lice sont toujours l'un bourbon, l'autre austraciste et que l'emporte celui qui soutient le candidat au pouvoir dans le royaume de Valence quand tombe la sentence. Pour l'héritage du comté de Buñol, don Mercader Cernecio, austraciste, le dispute à don Ximen Francisco Mila d'Aragon, le marquis d'Albaida, bourbon. C'est ce dernier qui obtient gain de cause en 1705, le royaume de Valence étant encore sous contrôle de Philippe V. Lorsque l'archiduc s'empare de la région, il casse le jugement en faveur de don Mercader. Néanmoins, l'analyse reste lacunaire car on ne sait pas quand ont eu lieu véritablement les engagements partisans et si, se retrouver en concurrence avec un austraciste fut l'élément catalyseur du soutien d'Albaida à la cause philippiste. Dans d'autres procès dont le jugement intervient plus tard, comme celui pour la succession de Sinarcas y Selva où triomphe le candidat philippiste en 1712, le même problème surgit : quand se sont produites les adhésions partisans (avant 1705 ou autour de 1710 pour l'austraciste ?) ; y a-t-il un lien réel ou supposé entre la rivalité pour un titre et une terre d'une part et les choix politiques opposés d'autre part ? Finalement, on se trouve réduit à émettre des hypothèses sur la nature du rapport entre les choix Habsbourg ou Bourbon et les solidarités ou les concurrences dont témoignent les procès. Ce n'est que dans certains cas que la prise en compte de l'appartenance à une parentèle apparaît décisive pour expliquer une prise de parti comme l'illustre le parcours de don Antonio.
- 31 Enfin, si le poids des conflits anti- seigneuriaux ou des liens familiaux dans le choix de l'austracisme révélait un *hiatus* entre option partisane et réalité idéologique ou question dynastique, il s'agissait toutefois de paramètres structurels. Mais peut-on encore qualifier d'austracistes des ralliements purement opportunistes dénués de tout substrat idéologique et offrant prise à des revirements ou encore des adhésions de courte durée parce que reposant sur une interprétation erronée de ce qu'impliquait l'austracisme ?
- 32 Concernant le premier point, Juan Chiquillo Pérez met en lumière la tension entre satisfaction et mécontentement d'une part et fidélité, opportunisme et rébellion de l'autre parmi l'élite nobiliaire. Ainsi, comment évaluer l'austracisme d'un Medinaceli qui, outré de se voir relevé de ses fonctions de vice-roi de Naples alors qu'il avait fait avorter le soulèvement de nobles austracistes en 1702, devient l'ennemi enragé de Philippe V ? Quant au marquis de Boil, il rejoint les rangs de l'archiduc uniquement parce qu'il est nommé gouverneur de Valence lors de la formation du premier gouvernement

austriacque : simple jurat sous Philippe V, il considère cette nomination comme une promotion, d'autant qu'on avait refusé la fonction de gouverneur à son grand-père. Une telle logique d'adhésion apparaît si éloignée de toute conception idéologique et dynastique qu'elle s'applique tout aussi bien à une prise de parti *pro* bourbon. Le comte d'Alcunia, don Baltasar Escriva qui avait pourtant multiplié les liens avec la maison d'Autriche (*mayordomo mayor* de Charles II, il avait épousé une dame de compagnie de Marie de Neubourg) affirme avec ostentation son soutien à la cause de Philippe V dès lors que ce dernier le nomme vice-roi de Majorque en 1704.

- 33 Dans les cas précédents, ce n'était donc pas l'austracisme qui faisait l'austraciste, mais il arrive aussi que l'engagement austraciste résulte d'une méprise sur les réalités de l'austracisme. C'est ce qui se produit dans le cas des *maulets* que nous avons déjà évoqué. L'archiduc est profondément conservateur et les déclarations de Basset l'effraie. Peut-on dans ces conditions qualifier les *maulets* d'austracistes ? De même, en Catalogne, le souci de protéger les *fueros* a joué un rôle déterminant dans l'implantation de l'austracisme. Or, comme le rappelle fort opportunément Virginia León Sanz, la politique de l'archiduc œuvre tout autant que celle de Philippe V dans un sens dirigiste et centralisateur :

[...] l'absolutisme de Philippe V que redoutaient les royaumes de l'Espagne orientale ne semble pas exclusif de la dynastie française. Les limitations qu'impose la guerre et les conséquences du conflit ont pu créer une image caricaturale du candidat Habsbourg, mais transparaissent dans son action des pratiques absolutistes profondément enracinées chez les souverains de l'époque »³⁹.

- 34 Tout d'abord, le système polysynodal n'est pas forcément incompatible avec un renforcement du pouvoir central : la création de juntes permet d'opérer autant de courts-circuits que nécessaires. D'autre part, l'historiographie récente qui a remis en cause le néoforalisme du règne de Charles II en analysant les modifications du système des *insaculaciones*, montre que l'on peut limiter les *fueros* en préservant intacte l'ossature institutionnelle. Il faut donc dépasser la dichotomie centralisme/pactisme. Les impératifs guerriers ont imposé à l'archiduc de chercher à atteindre le maximum d'efficacité en centralisant les pouvoirs. S'il a échoué en péninsule ibérique, sa façon de gérer ses royaumes d'Italie ne laisse aucun doute sur ses velléités absolutistes, comme le signale Virginia León Sanz en s'appuyant sur la documentation émanant de la *Junta de Italia* et de la *Junta de Guerra*. Mais sans aller jusqu'à considérer le cas du royaume de Naples, la pratique du pouvoir du Habsbourg en Espagne même a déçu ceux qui espéraient qu'il protégerait les constitutions : il y avait bel et bien méprise sur les réalités de l'austracisme.

Conclusion

- 35 Une analyse de l'évolution de l'austracisme au sein du royaume de Valence offre un condensé de toutes les difficultés, voire de tous les paradoxes qui surgissent pour qui tente d'aborder le thème. Comment faire émerger la réalité d'un phénomène résultant à la fois de la conjonction du poids des aléas guerriers et de la greffe habile sur les lignes de fracture héritées des conflits anti-seigneuriaux, modulant les prises de parti sans rapport direct avec les idéologies et la question dynastique, comme a pu le faire le gouvernement démagogique de Basset ? Quelle cohérence trouver dans la tentative de rallier le plus large secteur de la population possible par une politique socialement conservatrice octroyant grâces et distinctions à tout vent, en contradiction avec les aspirations des

maulets, et dans la nécessité conjointe de trouver des fonds pour la poursuite de la guerre aliénant les sympathies ? Quelles lignes de force extraire de la prise en compte simultanée des actions arbitraires des autorités austracistes et des exactions des armées alliées, ainsi que du déroulement du conflit tantôt favorisant l'austracisme (politique d'abolition des *fueros* de Philippe V, pacte de Gênes...) tantôt le desservant (les Valenciens vivent comme une trahison le départ de l'archiduc pour Barcelone, pourtant indispensable à la survie de l'austracisme, et a fortiori l'exil viennois de 1711...) ? Même dans ses plus beaux jours, l'austracisme n'a bénéficié que d'un soutien ambigu et volage comme le montre le *Manifeste relatant la rébellion de Valence lors des événements depuis l'année 1705*⁴⁰. L'auteur anonyme y témoigne du manque d'unanimité du parti austriacque alors que l'archiduc dominait la scène militaire. En tentant de démontrer la fidélité de la ville pour Philippe V, puisque seul le réalisme guerrier aurait imposé de s'en remettre au Habsbourg et que les zones environnant Valence constitueraient autant de bastions philippistes (Puzol, Onda, Chiva, Cheste...), l'auteur supplie de supprimer les décrets de 1707 d'abolition des *fueros* qui sont uniquement interprétés comme un châtement pour trahison...

- 36 Paradoxalement, l'objet de notre analyse semble se diluer sous nos yeux alors que l'on ne peut pourtant nier toute réalité au phénomène austraciste. Faut-il incriminer un mauvais choix d'échelle ? Recentrer l'étude sur la Catalogne et le royaume de Valence et prendre en compte le facteur temps, empêche d'établir des contours fixes. Les radiographies successives du phénomène au gré des aléas guerriers brouillent les pistes en se superposant. Comment, dans ces conditions, trouver un point d'ancrage stable ? L'historiographie la plus récente semble offrir une réponse intéressante : il s'agit de retracer les monographies de partisans de l'archiduc ayant pris le chemin de l'Empire après la victoire de Philippe V. Nombreuses sont les listes répertoriant ces personnages occupant de hauts postes dans l'administration des territoires pris à l'Espagne, notamment en Italie, ou dans l'armée. Le chercheur part ainsi d'un « noyau dur » : de tels acteurs, parce qu'ils ont fait des choix définitifs, sont indiscutablement austracistes et s'insèrent naturellement dans le cadre de l'étude. L'approche la plus simple consiste à reprendre les sources narratives de l'époque, les *Récits historiques concernant les années 1700 à 1725*⁴¹ de Castellvi, austraciste convaincu qui rejoint l'Empire en 1726, le *Journal des événements ayant eu lieu dans la ville de Valence du 3 octobre 1700 au 1^{er} septembre 1715*⁴² de Orti i Mayor, évoquant les austracistes les plus en vue, les témoignages de Feliu de la Peña ou du marquis de San Felipe. Mais le chercheur a d'autres cordes à son arc. Il peut recourir, comme le fait Virginia León Sanz aux archives issues des institutions mises en place par l'archiduc en Espagne pendant la guerre de Succession où les postes étaient naturellement confiés à des austracistes (*Junta de Estado y Guerra* pour les années 1706-1707, *Junta de Guerra* pour 1707-1711, Conseil d'Aragon, Conseil d'État...). Carmen Pérez Aparicio, elle, étudie les hommes de la mise en œuvre de la politique répressive du candidat Habsbourg⁴³. Les archives émanant des institutions mises en place par Charles VI après le conflit dynastique pour gérer les territoires pris à l'Espagne, notamment en Italie, confiées à des austracistes espagnols ayant suivi dans son exil leur « champion », offrent aussi un riche matériau. Comme toujours, le hasard des découvertes archivistiques contribue à apporter des éléments nouveaux : l'historien vénitien Giovanni Stiffoni a publié un intéressant document de 1726, trouvé dans les archives de Vienne, présentant une liste de 331 exilés austracistes de divers groupes sociaux, percevant des pensions de l'empereur⁴⁴. On peut également appréhender la catégorie des militaires : Agustí Alcoberro a exhumé une liste d'une soixantaine de militaires

austracistes exilés et morts au service de l'Empire jusqu'en 1747⁴⁵. C'est à partir de telles trajectoires individuelles qu'on pourra reconstituer ce que peut signifier l'austracisme et déterminer une étude sociologique, en précisant le moment des adhésions. Mais, comme l'illustre l'article de synthèse à propos des austracistes valenciens de Carmen Pérez Aparicio et de Felipe Orts⁴⁶, on ne peut tirer que des conclusions très générales et de portée limitée des quelques monographies reconstituées qui certes, aident à établir des constellations d'austracistes relevant seulement d'une certaine catégorie, mais qui n'éclairent pas beaucoup plus sur ce qu'est l'austracisme et sur ce qui a présidé aux prises de positions partisans au temps du conflit dynastique.

- 37 Il faut accepter d'en rester à une vision éclatée, de renoncer à tout esprit de système embrassant en quelques principes simples la complexité du phénomène. D'abord à cause de la dispersion des sources qu'il faut chercher pendant la période du conflit mais aussi postérieurement. Aussi parce que tenter de condenser les motivations austracistes en quelques axiomes ne peut que se solder par un échec. Lorsqu'il s'y essaie, Juan Chiquillo Pérez doit multiplier les nuances pour que sa tentative reste viable mais il ne parvient qu'à rendre l'affaire plus obscure. Ainsi, le critère de fidélité peut être interprété tantôt comme le respect du testament de Charles II et donc comme un élément jouant en faveur de Philippe V, tantôt comme un attachement à une dynastie, incarnée par la maison d'Autriche, donc comme jouant pour l'archiduc ; ce critère est plus ou moins opérant selon l'ancienneté de l'aristocratie et selon qu'on considère les tenants des plus hautes charges et les subalternes : les plus hautes charges se transmettent de génération en génération au sein de certaines familles de la noblesse locale qui en font un bénéfice presque patrimonial, ce qui les rend plus libres de prendre position et de rompre leur lien de fidélité en signe de mécontentement, mais en même temps, parce qu'ils entretiennent un lien fort avec celui qui concède ces récompenses, les possibilités de prise de distance et *a fortiori* de rébellion apparaissent réduites; la fidélité dépend aussi du prestige du poste... Et de toute façon, on peut toujours trouver un cas faisant voler en éclat le système. Établir une liste de critères trouve donc vite ses limites. Juan Chiquillo Pérez en est bien conscient quand il se replie sur une solution intermédiaire, moins insatisfaisante en passant du statique (rigide ?) au dynamique par un équilibre fragile entre satisfaction/insatisfaction, fidélité/opportunisme voire rébellion. Mais cette grille, qui ne concerne d'ailleurs qu'un échantillon social restreint, un groupe de nobles valenciens, demeure bien pauvre et ne rend aucunement compte de ce qui constituerait la spécificité de l'austracisme.
- 38 Mais cette vision éclatée de l'austracisme renvoyant à une constellation de monographies ne prend sens que dans le prolongement d'une approche de synthèse du phénomène. Échouer à dégager une teneur univoque permet de transformer ce qui n'était qu'une dictée de l'empirisme de la recherche en une démarche ayant éprouvé ses propres limites et par là même plus consciente d'elle-même. En outre, la multiplicité des parcours individuels prend un nouveau relief quand on la réinscrit au cœur de cette quête impossible de l'austracisme.

NOTES

1. Le parti bourbon est aussi nommé parti philippiste.
2. On parle indifféremment d'austracistes ou d'austriques pour qualifier les partisans de l'archiduc.
3. *Fueros* (ou fors): privilèges juridiques ou politiques reconnus à certains royaumes.
4. Juan Chiquillo Pérez, « La nobleza austracista en la guerra de sucesión. Algunas hipótesis sobre su participación », *Estudis*, n° 17, 1991.
5. Joan Arrieta Alberdi, « Austracistes y Borbones entre los altos magistrados de la Corona de Aragón (1700-1707) », *Pedralbes*, n° 18, 1998.
6. Virginia León Sanz, *Entre Austrias y Borbones. El Archiduque Carlos y la monarquía de España (1700-1714)*, Madrid, Sigilo, 1993.
7. Austrique d'extraction populaire, de la région de Valence.
8. « [...] la gravedad se trocará en ligereza francesa ; [...] A estos males se unirá él de una general sujeción y esclavitud. Los eclesiásticos perderán sus privilegios y la organización nacional se cambiará de arriba abajo », *Repuesta de un Gentilhombre*, cité dans María Teresa Pérez Picazo, *La publicista española en la Guerra de Sucesión*, Madrid, C.S.I.C, 1966, p. 94.
9. Pierre Vilar, *La Catalogne dans l'Espagne moderne. Recherches sur les fondements économiques des structures nationales*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1962.
10. Corporations de métiers.
11. Procédure de nomination des représentants des diverses instances.
12. Joan Arrieta Alberdi, « Austracistes y Borbones entre los altos magistrados de la Corona de Aragón (1700-1707) », *Pedralbes*, n° 18, 1998.
13. Joaquim Albareda, *Els catalans i Felip V. De la conspiració a la revolta (1700-1705)*, Barcelone, Vicens Vives, 1993.
14. *Narraciones Históricas desde el año 1700 hasta el año 1723*, Österreichisches Staatsarchiv, Viena (Microfilm w 344 de l'Arxiu Nacional de Catalunya).
15. « [...] la operación de los aliados al desembarcar en Cataluña no se debió primordialmente a la confianza en la adhesión ciega del principado al Archiduque, sino a consideraciones varias de orden táctico », Pedro Voltes Bou, « Noticias sobre las mercedes nobiliarias otorgadas por el archiduque Carlos de Austria durante su gobierno en Barcelona », *Documentos y Estudios*, X, 1962, p. 77.
16. Joaquim Albareda, « El cas dels catalans del pacte de Genova a l'equilibri europeu de 1713 », *Pedralbes*, n° 18, 1998.
17. Juan Chiquillo Pérez, « La nobleza austracista en la guerra de sucesión. Algunas hipótesis sobre su participación », *Estudis* n° 17, 1991.
18. Rosa Alabrús, « Relaciones entre Cataluña y Francia durante la Guerra de Sucesión », *Pedralbes*, n° 18, 1998.
19. Terme catalan péjoratif signifiant étranger et parfois français.
20. Terme catalan désignant un partisan de Philippe V, composé à partir de l'expression « belle fleur », en allusion à la fleur de lys des Bourbons.
21. *Coplas bulliciosas que cantan los catalans*, cité dans Rosa Alabrús, p. 409.
22. « gallo soberbio », *op. cit.*, in Rosa Alabrús, p. 410.
23. *Ibid.*, *galhispans*.
24. *Ibid.*, *quintifelips*.
25. *Ibid.*, « el gallo estáencatarrado ».
26. *Ibid.*, *Juizio político compuesto por un filósofo natural de Cataluña*.

27. *Despertador de Catalunya*, in Joaquim Albareda, *Escrits polítics del segle XVIII*, Vic, Institut Universitari d'Història Jaume Vicens i Vives, 1996.
28. *Ibid.*
29. Jaume Danti i Riu, « *Dels Barretines als Vigatans i Botiflers* », *Afers*, n° 20, 1995.
30. Joaquim Albareda i Salvado, « Catalunya a finals del segle XVII : la continuïtat de la revolta », in Eva Serra et alii, *La Revolució Catalana de 1640*, Barcelone, 1991.
31. Joaquim Albareda i Salvado, « Els dirigents de la revolta pagesa de 1687-1689 : de Barretines a Botiflers », *Recerques*, n° 20, 1988.
32. « [...] parece claro que los acontecimientos de 1693 son el precedente inmediato de la revolución de 1705 », Virginia León Sanz, *Entre Austrias y Borbones. El Archiduque Carlos y la monarquía de España (1700-1714)*, Madrid, Sigilo, 1993, p. 13.
33. Carmen Pérez Aparicio, *De l'Alçamentmaulet al tromf botifler*, Valence, 1981.
34. José Manuel Miñana, « *De bello rustici valentino* », *La Guerra de Sucesión en Valencia*, Instituto Alfonso el Magnanimo, Valence, 1985.
35. James Casey, *El regne de Valencia al segle XVII*, Valence, 1980.
36. Sur ce point voir la mise au point éclairante de Antonio Álvarez-Ossorio Alvariño, « Neoforalismo y Nueva Planta. El gobierno provincial de la monarquía de Carlos II en Europa », José Alcalá-Zamora, Ernest Belenguer, (coords), *Calderón de la Barca y la España del Barroco*, Madrid, Centro de Estudios políticos y constitucionales, 2001, vol. I.
37. Juan Chiquillo Pérez, « La nobleza austracista en la Guerra de Sucesión. Algunas hipótesis sobre su participación », *Estudis*, n° 17, 1991.
38. *Système du majorat*.
39. « [...] el temido absolutismo de Felipe V de los reinos orientales, no parece exclusivo de la dinastía francesa. Las limitaciones impuestas por la guerra y el resultado del conflicto han podido crear una imágen estereotipada del pretendiente austriaco, pero a través de su actuación se traslucen unos modos absolutistas profundamente arraigados en los soberanos de la época », Virginia León Sanz, *Entre Austrias y Borbones. El Archiduc Carlos y la monarquía de España (1700-1714)*, Madrid, Sigilo, 1993, p. 19.
40. *Manifiesto de que hubo rebelión en Valencia en los sucesos del año 1705 y siguientes*, cité dans María Teresa Pérez Picazo, *op. cit.*, p. 101.
41. Francisco de Castellvi, *Narraciones históricas desde el año 1700 hasta el año 1725*, Österreichisches Staatsarchiv, Viena (Microfilm w 344 de l'Arxiu Nacional de Catalunya).
42. *Diario de lo sucedido en la Ciudad de Valencia desde el día 3 de octubre de 1700 hasta el día 1° de septiembre de 1715*, Biblioteca Universitaria de Valencia (BUV), mss 460.
43. Carmen Pérez Aparicio, « La política de represalias y confiscaciones del archiduque Carlos en el país valenciano 1705-1707 », *Estudis*, n° 17, 1991.
44. Giovanni Stiffoni, « Un documento inédito sobre los exiliados españoles en los dominios austríacos después de la guerra de Sucesión », *Estudis*, n° 17, 1991.
45. Agustí Alcoberro, « Al servei de Carles VI d'Austria : un document sobre els militars exiliats austracistes morts a l'Imperi (1715-1747) », *Pedralbes*, n° 18, 1998.
46. Carmen Pérez Aparicio, Felipo Orts, « Un drama personal i col·lectiu. L'exili austracista valencia », *Pedralbes*, n° 18, 1998.

AUTEUR

HÉLOÏSE HERMANT

EHESS/CRH